

Ballon-chasseur

Véronique Bessens

Number 3, Winter 2004

Expériences du paysage

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2206ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bessens, V. (2004). Ballon-chasseur. *Contre-jour*, (3), 51–55.

Ballon-chasseur

Véronique Bessens

Ce n'est pas tant que j'aime la plage — au contraire, j'estime que c'est un lieu parfaitement vulgaire et désagréable —, mais voilà que je m'y retrouve tout de même, installée sur une serviette étroite, en proie au soleil et à l'ivresse malsaine du vent marin. Je reste ainsi presque deux heures, tantôt assise, tantôt allongée, toujours dérangée, toujours interpellée, mais plus ou moins enfermée dans une citadelle, malgré le lieu public. Et puis les choses se gâtent. Arrivée soudaine d'une petite équipe de mâles enthousiastes avec un ballon. Il n'y a rien de tel pour assombrir une après-midi. Moi qui m'étais plus ou moins adaptée au calme relatif de ce coin de plage, qui venais tout juste de m'ajuster à l'équilibre précaire de mon corps étendu sur la mince serviette, prise entre l'air frais et le sable brûlant... Et voilà que l'équipe prend ses aises et déploie son jeu. Les points stratégiques sont rapidement déterminés et répartis entre les serviettes, les limites de terrain correspondant malheureusement à l'axe sur lequel se trouve mon campement. Tout cela ne me dit rien de bon, mais ne semble pas perturber mon entourage, qui affiche une parfaite indifférence — chacun ayant des préoccupations bien plus pressantes comme se tartiner de crème solaire, les yeux fixés sur l'horizon tacheté de baigneurs. Puis, l'inévitable se produit : le ballon s'écrase avec un claquement sonore contre mon épaule gauche. Je me relève d'un bond, tout de même surprise malgré l'attente du coup, mais prête à trucher le coupable, qui se détache du groupe avec nonchalance pour venir récupérer le projectile.

Le petit animal me regarde sans la moindre gêne. Sourire mesquin aux lèvres, il feint de n'avoir aucune conception de la faute commise. Je le vois venir. Je le tiens. Un garçon : sournois, la tête levée. Fier. Un petit mâle, cheveux en broussailles. Une ombre qui s'avance vers moi, s'allongeant à mesure qu'elle vient se planter devant ma serviette. Cheveu dans ma soupe de soleil. Nous nous déviseons un instant. Je remarque que le centre de son front est marqué d'une bosse, que sa boîte crânienne est légèrement déformée, que ses arcades sourcilières sont proéminentes — vestiges de l'ère paléolithique. L'évolution à rebours : un garçon et son ballon. Il se déplace d'un pas et m'apparaît à contre-jour, étouffant le soleil derrière sa grosse tête ronde. Quelques rayons s'échappent, jaillissent et viennent m'aveugler, m'obligeant à lever le bras pour me protéger les yeux ; ce n'est plus qu'une forme découpée contre la lumière du ciel et l'ombre de mon bras. Pour la première fois, je souris. Je lui ai coupé la tête dans la courbe de mon coude. Le voilà à présent parfaitement décapité, mais toujours bien vivant, le corps remuant en dessous. Je ne sais même pas s'il me regarde, mais je vois qu'il joue encore avec le ballon, le fait tourner entre ses mains, agité et pressé de retourner à son jeu. Mais nous avons à discuter. Je lui explique ce que je pense de sa partie, de leur envahissement, et surtout, de son ballon. Je prononce en exagérant chaque syllabe, pour le narguer et pour m'assurer qu'il n'y a pas de problème de communication entre nous. Mais il n'y a aucun malentendu, et cela ne lui plaît visiblement pas.

— Ça va, j'ai compris... Ça va, d'accord, compris...

La petite bête s'exprime à peu près correctement. Nous nous adressons l'un à l'autre avec un extrême mépris ; nous savons de quoi il en retourne. J'avance que, *bien au contraire*, je crois qu'il n'a rien compris du tout. Cela ne le trouble pas, mais il s'agite un peu. Il se retient de donner des petits coups de pied de sable sur ma serviette. Je vois bien qu'il en crève d'envie, ça le démange, il s'en tord les orteils... Finalement, il affiche un air exaspéré et bondit rejoindre les autres en triomphant, le ballon porté à bout de bras au-dessus de la tête. Ils reprennent leur jeu sans le déplacer d'un grain de sable, sans se soucier de moi et de ma serviette. Ils contrôlent et découpent désormais des zones qui ne cessent de rapetisser à proximité de ma citadelle, s'appliquant à faire échouer le ballon sur ou près de moi tout en m'ignorant soigneusement. Et dire que la veille j'ai eu droit au match de ping-pong de deux petits drôles, dans lequel je semblais tenir — à mon corps défendant — le

rôle du filet! Me voilà servie à présent, avec cet énorme ballon et le troupeau qui y est au complet. Le projectile de la veille avait beau être nettement plus petit et moins douloureux à l'impact, déjà, je sentais sourdre en moi une colère monstrueuse. Quelque chose me rendait cette petite balle de ping-pong insupportable, l'idée d'être heurtée, même effleurée par cet objet, si petit soit-il... Enfin, tout cela me monte encore au nez et je me jette finalement sur eux, tout à fait enragée. Je suis intransigeante : une vraie furie, gesticulant, vitupérant et les accusant de tous les torts, mais surtout, de leur seule présence. Je rêve de confisquer tous les ballons (et autres projectiles de plage) et de creuser un immense trou sur la rive. Les y enterrer pour de bon, plus de jeux, plus de missiles volants, d'objets ovoïdes en circulation libre.

Pourtant, malgré cette scène exigeante et réussie, le territoire n'est pas renégocié, et je regarde autour de moi, désarmée, cherchant en vain un quelconque secours — un adulte sensé et raisonnable qui viendrait rapatrier la petite meute. Mais, à bien les regarder, j'ai l'impression qu'il s'agit d'agents indépendants, libres de circuler à leur gré. Autour de nous, quelques femmes se prélassent au soleil, discutent, observent la scène depuis leurs serviettes, plantées entre des grappes d'hommes qui circulent avec nonchalance. Des petites filles jouent sagement aux pieds de corps lourds de sommeil, bricolant des petits palais, des tours fragiles qu'elles démolissent aussitôt. Elles ne se déplacent jamais loin de la serviette à laquelle elles appartiennent et traversent l'espace tout autrement, avec une délicatesse qui leur est propre, sans bousculer l'écosystème fragile de leur carré de plage.

Je quitte enfin ce lieu infâme, mais suis provoquée à peine une heure plus tard, par un nouveau ballon qui court sur le béton d'une place surplombant la mer. Aucun moyen de les éviter cette fois-ci; il s'agit de plus grands joueurs et ils semblent contrôler toute la cité. Les gymnases n'existent pas ici. Toute la ville se plie à leurs jeux, terrain suprême d'une récréation interdite qui n'en finit plus. Des spectateurs nonchalants nous observent d'un air tantôt désintéressé, tantôt amusé, mais ne se mêlent jamais au prétendu jeu. Que faire contre une telle poussée de croissance?

Je vois une porte de sortie se découper entre deux corps imposants; la courbe d'une ruelle qui disparaît sous la place. Délivrance, je souffle comme un bœuf en redescendant vers la mer. Malcommodes, mes sandales s'accrochent à

chaque pavé, chaque défaillance du sol, mais le bonheur de marcher seule, de ne plus être pourchassée par ce ballon, est parfaitement réconfortant et suffisant. Le soir tombe alors que j'entame un lent retour vers mon refuge. Je n'irai pas à la plage demain. La scène du matin me revient plus clairement, et le visage de ces prétendus enfants en dit long.

*

Pourtant, le lendemain, la journée s'annonce tout aussi cruelle : j'entends déjà leurs voix pressantes au-dehors. Réveil en vigueur. Leur jour est levé depuis longtemps, il faut s'y glisser, s'y accommoder. Je me secoue d'une fatigue inclassable, sommeil épais des guerriers. Ici même, à l'abri de ces murs, l'espace se meuble de leur présence. Leur rythme : vous ne dormirez pas, vous ne vous installerez pas, partout, un petit garçon vous suivra, un ballon à la main. Je ne sortirai pas aujourd'hui. En fermant les volets, j'aperçois le jeu engagé dans la cour de la petite école sur laquelle donne ma fenêtre. À tour de rôle, des enfants se lancent sauvagement un ballon pour s'éliminer. Un souvenir de ce même jeu me revient avec précision ; une image qui se dessinait déjà la veille. Deux équipes s'éliminant à coups de ballon au-dessus d'une ligne imaginaire. Des enfants posés en chasseurs. Odeurs de caoutchouc et d'humidité : bruits des semelles qui crissent contre le sol, rythmées par les tirs.

Un champ de guerre. L'effet vous prend déjà dans les vestiaires, où s'effectue la première métamorphose des enfants. Une sorte de nausée, si l'on veut. Mais il faut voir l'ampleur du massacre, comprendre la cruauté du processus : ce jeu, en fait, correspond à une douloureuse et progressive élimination humaine. Les participants ont le choix entre éviter le ballon pour avoir la vie sauve, ou l'attraper et le renvoyer de toutes leurs forces pour détruire l'effectif de l'équipe adverse. Une partie de chasse délimitée dans un espace renfermé, terrain sur lequel grouillent et se heurtent des cibles épouvantées. Deux solutions possibles à cette situation intenable. D'abord, le combat — réplique par l'adresse et la force (à chaque joueur, alors, de juger de ses moyens et de son ardeur). Ensuite, la fuite — pitoyable stratagème qui consiste à se jeter derrière ses coéquipiers, que l'on apprend savamment

à utiliser comme boucliers humains (en tenant compte, bien entendu, des questions de taille, de proportion et d'angle de tir, etc.).

Si, par chance ou par hasard, un ennemi moins doué récupère le projectile, les plus faibles en profitent alors pour souffler un peu et prendre des repères. Lorsqu'un molosse le tient, il faut évidemment agir en conséquence et chercher à se protéger. Le degré de peur augmente alors en fonction de l'agressivité du tir et de la trajectoire visée. Ce sont dans de tels moments que l'on devient profondément croyant : invocation subite et empressée d'un quelconque dieu ou génie, l'implorant de nous faire don de pouvoirs d'invisibilité. Malheureusement, il est très rare de se découvrir des pouvoirs magiques dans de telles situations. Sorts, vœux et prières s'arrêtent net dans leur élan. Dans la plupart des cas, on se découvre en fait une lâcheté et une couardise sans pareil — des défauts cachés, autant de tares inattendues et désespérantes. C'est alors une double déception : non seulement personne ne nous sauvera, mais on comprend aussi qu'on ne s'en sortira jamais seul non plus. On perd la foi aussi vite qu'on l'a attrapée.

Il reste pourtant une troisième solution, une dernière porte de sortie, mais dont l'exécution demande un courage phénoménal, voire un certain penchant kamikaze. L'idée est de se projeter désespérément dans le champ de tir de l'ennemi afin de se faire frapper, et donc immédiatement éliminer. Voilà donc notre seul salut : nous jeter à notre corps défendant sur le ballon, venir le recevoir, l'accueillir, pour en finir le plus rapidement possible. Le suicidé, car c'en est bien un, regagne alors le territoire neutre, bienheureuse zone périphérique à la bataille. Ce genre de geste est généralement très mal vu, mais c'est un choix à la fois sage et rassurant, car il donne immédiatement accès aux limbes du banc des spectateurs — ce lieu presque sécuritaire où le ballon s'aventure rarement. La défaite se vit au fond très bien depuis ce banc. L'angoisse du spectateur est bien plus tolérable que celle du jeu, il n'y a pas de doute.

Être hors-jeu : position avantageuse, mais non dépourvue de risques. Bien entendu, si l'on veut vraiment avoir la paix, l'idéal est de s'éclipser au vestiaire avec un bon livre, ou d'y somnoler entre les vêtements éparpillés, attendant sagement que la partie soit terminée et que les chasseurs redeviennent enfants.